

Au-delà du mythe de l'innovation

Le progrès technique ne se résume pas à une série de ruptures entrepreneuriales, observent les chercheurs

Gilles Garel et **Muriel Le Roux**

L'innovation résoudra tous nos problèmes.» Cette ritournelle messianique, selon laquelle l'innovation technique et les entrepreneurs nous sauveront de la catastrophe, ne résiste pas à l'analyse des processus d'innovation par les sciences de gestion et par l'histoire, qui, plus que le concept d'innovation lui-même, questionnent celui de « rupture ». Même si cela déplaît aux industriels ou aux politiques, l'histoire rend en effet intelligibles les choix et les actions des acteurs sur un temps plus ou moins long. Or, face aux menaces écologiques, induisant des risques pour les démocraties, nous devons admettre que ce qui nous arrive résulte aussi de la manière dont nous innovons et dont nous considérons l'innovation.

Depuis Fernand Braudel et son ouvrage *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, réédité en 2022 chez Armand Colin, on sait que les moyens de transport et l'énergie ont toujours structuré les mondialisations successives. Les croissances économiques reposent sur des flux physiques. Les entreprises assumant les fonctions de conception, de production et de diffusion, l'innovation joue bien un rôle majeur dans ces processus.

Prenons le cas du vaccin Pfizer-BioNTech, développé en douze mois, ce qui est sans précédent. A suivre certaines analyses, il s'agirait d'une « rupture » car, jusque-là, le développement d'un vaccin prenait environ dix ans. Mais il s'agit d'une analyse à courte vue sur la seule année 2020, relayée par les panégyriques nord-américains à des fins de prise de contrôle du marché du médicament. Or, ces analyses

n'évoquent que trop rarement l'aspect cumulatif des recherches menées pendant cinq décennies, notamment le rôle de l'Institut Pasteur, à Paris, à l'origine de l'ARN messenger grâce aux travaux de François Jacob, d'André Lwoff et de Jacques Monod, prix Nobel de médecine en 1965. Pfizer a bénéficié (sans payer aucune redevance) de l'effort initial de la recherche publique fondamentale. Sous la surface de l'exploit innovant, l'analyse met à jour des couches plus profondes, sur des temps plus longs.

L'importance de l'inconnu

La rupture sous-entend un avant et un après, une innovation qui ferait table rase du passé. Or, l'analyse montre qu'il s'agit plutôt d'une mise en mots pour qualifier ou justifier, en fonction de qui utilise la notion, l'introduction de nouveaux objets, services, technologies, mais aussi structures, méthodes et organisations, tandis que d'autres restent en usage. Non seulement les ruptures sont rares, mais elles n'éradiquent pas toutes les anciennes innovations. Elles peuvent les perpétuer et les faire évoluer. Cette approche par les usages permet d'analyser les résistances, les persistance, la réception et la diffusion des innovations dans les sociétés. Aujourd'hui, l'importance accordée à la réparation, à la maintenance, au recyclage, à la circularité et à la frugalité rend toute leur place à l'analyse et à l'histoire des innovations incrémentales.

Les structures publiques et privées qui dirigent aujourd'hui la recherche, dans le monde académique comme dans celui des entreprises, ont une vision téléologique et une gestion procédurière standardisée de l'innovation. En spécifiant ex ante une finalité, elles appauvrissent les résultats ex post. En limitant la liberté des chercheurs à des fins utilitaires, mais surtout de contrôle budgétaire, elles altèrent leur créativité. En finalisant les processus d'innovation par un financement sur projet, elles passent à côté du rôle de l'exploration dans l'inconnu et des modalités réelles de la conception innovante.

L'innovation ne se programme pas en fonction de finalités à court terme et rentables : elle s'organise selon des processus que l'histoire et la gestion ont explicités. Il ne suffit pas d'introduire de l'« agilité » dans les méthodes ou de l'injonction à l'innovation dans les discours, mais il faut mobiliser les bons processus en parfaite conscience des valeurs que l'on porte lorsque l'on innove.

Loin des effets d'annonce, l'étude de l'innovation révèle un monde complexe et subtil où chaque acteur compte. L'innovation est, et a toujours été, un processus collectif devant composer avec la sérendipité. Aujourd'hui, les discours des dirigeants politiques et entrepreneuriaux sur l'innovation recourent ceux des managers, imposant une notion attrape-tout, consensuelle, compatible avec la conception libérale d'une société horizontale en transformation permanente, individualiste et malléable, qui contribuerait au « progrès ». Il y a peu de place pour de vrais débats, pourtant nécessaires, sur la place des sciences et des techniques dans la société et pour définir les missions d'une innovation sociale et responsable. Bien sûr, le progrès scientifique et technique a permis d'accroître le bien-être et l'espérance de vie d'une bonne partie de l'humanité... Mais à quel prix ? L'accès et le partage équitables de toutes les ressources, que l'on sait maintenant limitées, sont revendiqués depuis un demi-siècle. La transformation à venir est immense, il est urgent d'innover autrement. ■

Gilles Garel est professeur au Conservatoire national des arts et métiers, titulaire de la chaire Gestion de l'innovation ;
Muriel Le Roux est historienne au CNRS, directrice adjointe de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS, ENS, université PSL)